

Jemmapes et son canton



CHAQUE ANNÉE DÉBUT SEPTEMBRE SE DÉROULAIT LA GRANDE LIESSE

On disait la fête. Tout court. Avec familiarité et aussi un brin de fierté tant on la savait attendue, courue, réputée "urbi et orbi". Elle faisait partie du folklore jemmapois à part entière, au même titre que l'obélisque Lannoy de Bissy, l'eau de vie de marc, les cigognes de Saint-Spérat, le marché du lundi, Sadek tambour de ville, les oreillettes et le jus de sauterelles. Des amitiés s'y forgeaient, des mariages s'y esquisaient... et s'ensuivaient parfois de mémorables crises de foie. On y savourait des brochettes et des confettis ; on en rapportait des oies, des peluches et des ampoules aux pieds ; on y trinquait démocratiquement avec un préfet ; on y humait des effluves de ftairs, de pralines, de pétards et de transpiration ; on y passait une langue goulue sur la gaze de la barbe à papa ou le nêvé d'un créponnet... On l'attendait un an, on la préparait six mois, on la vivait trois jours. On en parlait avant, on en parlait après, comme d'un bon vin ou d'un bon alcool, puisque chacune avait son millésime. On ne savait plus quelle année avait eu lieu la première. On n'imaginait pas qu'il y en eût jamais une dernière. Et nul ne songeait alors qu'un jour viendrait où on l'évoquerait — un perle au coin de l'œil et de la nostalgie gros comme ça sur le cœur — quelque part, dans cette lointaine métropole qui n'était pas encore l'Hexagone. Elle avait un nom magnifique cette fête — notre fête — un nom qui ne s'emploie plus guère à notre époque de morosité, de stress et de sinistrose : c'était le bon temps !

TROIS BEAUX JOURS

Traditionnellement fixée au premier dimanche de septembre, la fête de Jemmapes durait trois jours. Trois jours seulement, mais qui demandaient de longs mois de préparation. Dès juin, son comité était constitué, avec président, vice-président, secrétaire, trésorier et membres assesseurs.

Incombait à cet état-major, la mission d'élaborer un programme, de fixer le thème de la décoration et de prévoir le financement nécessaire à la réussite de cette grande manifestation, sachant que toute la jeunesse prêtait main-forte dans toutes les tâches à accomplir avant et pendant les festivités.

Tout l'été, les membres du comité passaient de maison en maison, afin de solliciter la participation financière de la

• Suite pages centrales

RÉUSSITE COMMUNE

Au fil des ans, bien des Jemmapois ont marqué la fête de leur empreinte. Président ou membres du comité, ils ont œuvré souvent plusieurs années de suite.

Nous ne citerons pas de noms. D'abord, par crainte d'en oublier ou d'en ignorer, parmi les plus anciens, en nous exposant à des reproches mérités. Ensuite, parce que cette fête était la fête de tous les habitants.

Chacun — selon sa sensibilité ou ses capacités — y participait d'une manière ou d'une autre, et tous le faisaient généreusement, avec entrain et enthousiasme, déployant leurs efforts dans un seul but : la réussite.

LA FÊTE



Sous les longues guirlandes de fleurs artificielles, le soleil radieux, le grand pavais tricolore, et le plein ciel bleu, une foule familiale, gaie, paisible et bon enfant.

★ LA FÊTE ★

• Suite de la page 1

population ; on donnait selon ses moyens, toujours avec bonne grâce, le sourire aux lèvres, en ajoutant souvent un mot d'encouragement.

La quête s'étendait — bien sûr — aux environs : Bayard, la Robertsau, Foy, Auribeau, Gastu, Roknia, Lannoy où l'on se montrait également très généreux, la fête de Jemmapes étant aussi la fête de tous.

Mais déjà, dans les familles, on avait entrepris de fabriquer des centaines — voire des milliers, certaines années — des fleurs destinées à garnir les guirlandes de verdure qui devaient décorer la place de la mairie ; le comité fournissait papiers de différentes couleurs, fil de fer fin, bouchons de liège, et dans les foyers — bénévolement — on coupait, tordait, frisait, assemblait cette matière première pour en faire éclore de magnifiques roses ou d'élégantes glycines.

Le comité organisait aussi

l'adjudication du café maure qui se tiendrait place de l'Eglise et celle de la buvette qui devrait — place de la mairie — fonctionner pratiquement sans interruption du samedi au mardi matin... car ce matin-là encore auraient soif les gosiers, quand il faut nettoyer, déblayer et remettre en ordre.

C'était aussi le moment des tractations — souvent difficiles — avec les forains qui occuperaient toute la place de l'Eglise ; cela demandait une grande vigilance mais représentait un gros apport financier, indispensable pour couvrir les énormes dépenses.

Une semaine avant les festivités, les corps de métiers et les ouvriers communaux s'affairaient pour mettre en place la décoration, qui prenait une place très importante dans la réussite d'une fête dont on excluait tout échec.

Les bâtiments publics étaient pavoisés : la mairie, l'église, la mosquée étaient illuminés ; de multiples dra-

peaux traversaient la rue nationale.

Place de l'Eglise, les forains élevaient leurs chapiteaux, dressaient leurs baraques et leurs manèges. Place de la mairie, les menuisiers, les peintres, les électriciens mettaient la dernière main à ce qui allait être — selon les années — un grand dôme garni de verdure et de fleurs, un gigantesque vase d'où émergèrent des guirlandes de roses qui recouvraient la place, une pergola délicatement ornée de glycines, un immense coquillage aux couleurs irisées, un vaste ciel où scintillaient une nuée d'ampoules multicolores et de néons étincelants.

Même la nuit, les jeunes participaient à la décoration en confectionnant des centaines de mètres de guirlandes de feuillage piquées de fleurs. Tout cela, dans une ambiance bon enfant mêlée de plaisanteries et de rires... Pour eux, c'était déjà la fête.

Et le jour tant attendu arrive enfin.

Samedi après-midi, on répand du gros sel sur la partie goudronnée devant la mairie, qui servira de piste de danse, et l'on arrose abondamment "pour que ça glisse mieux". Les tables de la buvette sont installées sous les ficus et les palmiers.

De l'autre côté de la rue, place de l'Eglise, les baraques foraines relèvent leurs tentes ou leurs auvents. Badauds et parieurs se pressent déjà devant les rayons de vaisselle, de lustres, de bibelots. Les enfants préfèrent les manèges et autres tourniquets, ou les balançoires en forme de bateaux.

Les marchands de brochettes ont allumé leurs brasiers ; des odeurs appétissantes de viande grillée et de kamoun se répandent alentour. Au café maure, d'interminables parties de dames, de domino et de rondo se disputent entre les joueurs assis sur des nattes. Au stand des zoies-canards, s'égosillent les volailles vivantes. On risque quelques pièces de monnaie à la roulette. Et tout cela dans une cacophonie grandissante de musiques, de cris et d'invitations à venir tenter la chance.

Beaucoup plus calmes, les abords de la Justice de Paix accueillent le stand de tir à la carabine ; le concours durera trois jours, ouvert à des amateurs graves et concentrés,

CI-CONTRE, et de gauche à droite :
MM. Pierre Cusin conseiller général, le préfet Petitbon, **Dortel** sous-préfet de Philippeville, **Sens-Ollive** et **Perruche** administrateurs, **Saillard** juge de paix, l'administrateur détaché à la sous-préfecture, et debout **Gaby Flandin** président du comité des fêtes

En 1948, la fête coïncida avec les commémoratives réhaussèrent donc l'artistique 1848-1948.

Deux temps forts marquèrent : les colons transplantés depuis Paris. Dans la plaque portant l'inscription suivante :
 Président ces manifestations, l'Assemblée Algérienne, Cusin conseiller adjoints et conseillers municipaux...
 L'armée était représentée par la...
 Le gouverneur général Naegelen, notamment : « Attaché à l'Algérie et à travailler à la prospérité de ce pays et

1. Erreur historique : ce n'est que ceux qui restaient encore du 10^e...



DE TRADITION EN TRANSITION

Vers la fin des années 20, la musique syncopée avait commencé de séduire la jeunesse jemmapoise ; une petite formation philippeilloise venait en effet animer les bals au café du Commerce, constituée notamment de Mme Florence, son fils, Sublime et quelques autres. Piano, saxo, banjo, batterie suffisaient pour entraîner les jeunes et moins jeunes dans des fox-trot et des charlestons endiablés.

La fête de Jemmapes était alors animée par un orchestre traditionnel constitué de musiciens du cru, efficacement formés par le chef Blaise Brandi : Gabriel Jean, Jeannetti, Rodati et autres, avec clarinette, cornet, piston, contrebasse, trombone, grosse-caisse, etc... Leur répertoire — polkas, mazurkas, valse — constituait une "série" clôturée par un quadrille englobant toute la population.

Alors, jazz ou Belle-époque ? Le comité des fêtes eut l'idée d'un compromis. Laissant l'orchestre local s'installer à l'ouest de la piste de danse, il attribua le côté est à la formation "dans le vent", toutes deux devant se partager alternativement la soirée.

Ce fut une réussite... sans lendemain ; car rien ne fait barrage au temps : les "modernes" restèrent maîtres de la piste de danse.

Quant aux musiciens locaux, il leur fut encore possible de se faire apprécier lors des concerts publics.

PiëRo

appliqués à réaliser le meilleur carton.

Rue Nationale, c'est un va-et-vient continuel de gens qui se promènent, s'arrêtent, bavardent, s'interpellent. Parmi eux, beaucoup de visiteurs : "lointains" Jemmapois venus vivre leur fête dans la famille "restée au pays" mais aussi ceux des "faubourgs" — Philippeville, Bône, Guelma, Constantine et



Au pied de l'obélisque orné de François Pécoux, Ferdinand C... et Gaston Trapp.

SUSPENSE EN L'AIR...

1930, au matin du premier dimanche de septembre. La fête bat son plein. Soudain, bruit de moteur dans le ciel. Un petit avion rouge survole les places de l'Eglise et de la Mairie à basse altitude... Le concurrent au mat de cocagne s'en laisse choir jusqu'au sol.

Il y a du baptême de l'air dans l'air. Les candidats se précipitent vers la plaine de Krebissa où a été aménagé un terrain de fortune.

Les rondes du petit avion vont se succéder, et une centaine de Jemmapois joueront les pionniers de l'aéronautique.

A midi, moment d'émotion ! Philippe Bencivengo, juché sur un fut d'essence, harangue ses amis : il va prendre le risque et demande que ses obsèques soient célébrées à l'anisette.

Accompagné de Paul Tournou, il se hisse péniblement dans le minuscule Potez 43, pour y rejoindre Richard, le chef-pilote de l'Aéroclub de Constantine.

A eux trois, quatre quinquans bon poids.

L'air est pesant et peu porteur. Moteur à plein régime, l'appareil s'ébranle péniblement. Il n'en finit plus de rouler lourdement, cahotant sur "la piste" encore couverte de chaumes... Le suspense est à son comble.

Deux tentatives infructueuses... puis les roues se décident à quitter le sol... Ouf !

L'événement sera célébré... à l'anisette bien sûr.

PiéRo



L'ANNÉE DU CENTENAIRE

avec le centenaire de la fondation de la colonie agricole de Jemmapes par les pionniers venus de Paris. Des cérémonies ont donc l'éclat des traditionnelles réjouissances. Il y eut, le samedi 4, une grande parade 1848 et, le dimanche 5, un gala

perent, en outre, la journée du dimanche. A Sidi Meziène, d'abord, où avait été installé le camp provisoire d'accueil des Français. Dans le quartier des écoles ensuite, devant une des premières maisons de colon au mur de laquelle fut dévoilée une inscription : « Dans cet immeuble, ont été installés, par le Génie militaire, en 1848, les premiers colons de Jemmapes » (1). Les autorités, le préfet Petitbon, le sous-préfet Dortel, MM. Paul-Dominique Benquet-Crevaux et Harbi Haoues délégués à la conseil général du canton, Discala maire et Sens-Olive administrateur de la commune-mixte, entourés de leurs collègues, ainsi que M. d'Auribeau maire de Gastu.

Le gala se termina par la musique et la nouba du 3^e régiment de Tirailleurs Algériens. Le maire de Jemmapes — qui présidait semblable manifestation à Montenet — avait adressé un message dans lequel il déclarait : « Je compte sur eux pour réaliser l'union sans distinction d'origine ou de confession ».

Après quelques années plus tard — après avoir connu les "marabouts" de l'armée puis des cabanes de planches — que les colons parisiens purent enfin s'installer dans des "immeubles" en dur.

au delà — arrivés dans le seul but de passer un bon moment en compagnie d'amis de longue date.

Les cafés font le plein : terrasses et comptoirs sont pris d'assaut et les anisettes défilent, tandis qu'on joue au "tchic tchic" avec l'espoir de gagner une apétissante langouste dont se parera la table de ce jour de fête ou d'un jour à venir.

Après souper, la retraite aux flambeaux donne le coup d'envoi de la soirée. On a fait venir une société de Philippeville ; aux accents d'airs maritimes, elle parcourt les rues, encadrée de lampions, torches, bombes et feux de bengale, entraînant dans son sillage la foule vers la place de la mairie.

Pour saluer l'arrivée du maire, des personnalités et du comité, cuivres, caisses et bois jouent "La Marseillaise"... avant le déchainement de l'orchestre qui ouvre le premier bal. Cette formation — forte souvent de 10 à 12 musiciens — vient de Philippeville ou de Bône, parfois du Rocher ; elle entraîne des couples dans une grande variété d'airs anciens ou modernes, mêlant valses, rumbas, polkas, paso-doble, quadrilles, tangos, marches, slows, swings, boléros ou mazurkas, afin que jeunes et vieux puissent se livrer avec entrain aux joies de leurs danses préférées, jusqu'à une heure avancée de la nuit...

Le dimanche matin, la population est réveillée par une salve de 21 coups de canon,



Orné de glycines, de gauche à droite : André Curetti, Rambert, Jean Curetti,



MAT DE COCAGNE

Une fusée — mal orientée lors d'un feu d'artifice — l'avait rendu borgne. Il en avait gagné un surnom : Laouar. Très épicurien, il aimait le vin, les jeux et surtout le farniente. On discernait le jour où il avait bu immodérément car il devenait alors hilare, espiègle et facétieux.

Orfèvre dans les petits boulots, il dispensait dans Jemmapes, avec sa bonne humeur en prime : la "Dépêche de Constantine", les billets de la Loterie Algérienne, les croissants et brioches de Mme Pérez le dimanche matin et les pizza de Sauveur Bonnici les soirs d'été.

Lors des fêtes de Jemmapes, il était champion toutes catégories du mat de cocagne, surtout lorsqu'on y suspendait un dom pérignon local. Sarouel ramené à la taille, il s'élançait le long du mat glissant. Dix, vingt, cent fois, il tentait la savonneuse escalade, parvenait à mi-course et finissait par retomber lourdement sur son séant.

De guerre lasse, exténué, Laouar renonçait, son seul œil valide désespérément fixé sur l'inaccessible bouteille.

Un jour, pourtant, il arriva — dans un ultime effort — à atteindre le faite du mat. De sa main droite, il voulut se saisir de la bouteille ; mais, déstabilisé par ce geste, il ne put que la précipiter contre le mat où elle s'écrasa dans une gerbe de mousse accompagnée de chuintants éclats.

Au même moment, il réalisa un "schuss" impressionnant, et — de tout son postérieur — s'affaissa au pied du mat dans un cri de douleur. Ce qui ne l'empêcha pas, dès qu'il fut sur pieds, d'aller se mêler au petit monde qui participait aux activités ludiques de notre inoubliable fête de Jemmapes.

José TORASSO



LA FETE ★ LA FETE

● Suite des pages centrales

tandis que l'orchestre donne l'aubade au maire et au président du comité des fêtes.

Au boulodrome, c'est le début d'un grand concours qui durera jusque tard dans la nuit. Plus de 80 quadrettes s'affrontent parfois, venues de tous les coins du département, pour rivaliser avec les gloires locales. Les parties sont acharnées et la tâche de l'arbitre pas toujours aisée. Les supporters du cru encadrent jalousement leurs vedettes : Berrux, Farina, Raoux, Bertagnoli, Cini, Grest, Cangî, Dinapoli... lesquels font exhibition de leur talent. De magnifiques coupes récompenseraient les virtuoses.

Vers 9 heures, c'est le départ de la course cycliste. Là encore, les as de la petite reine sont nombreux et certains font figure de favoris : Langella, Diméglio et Galéa de Bône ; Bensersa et Dorel de Constantine ; Sassane de Collo... Aussi, nos Tabti, Bendjeddou, Bouacida ou Mehenni se défoncent-ils devant leur public, et c'est souvent l'un d'eux qui franchit le premier la ligne d'arrivée sous des tonnerres d'applaudissements et les cris de joie de leurs supporters locaux.

Vers 11 heures, les lève-tard rejoignent les tôt-debout pour siroter un premier verre, au vin d'honneur où l'on cotoie maire, administrateur de la commune mixte, adjoints, conseiller municipaux ou spéciaux et même personnalités de l'arrondissement ou du département venues à titre officiel ou privé.

Repos dominical savouré, sieste réparatrice accomplie, on s'en va — certaines années — s'offrir un baptême de l'air ou frémir aux exhibitions aériennes exécutées avec brio par le chef-pilote philipevillois Guvant. Puis on s'en retourne, qui au concours de boules, qui

au tournoi de tir, qui à la fête foraine, façons diverses de prendre patience avant la matinée dansante.

Tout à côté, on a installé un stand faisant office de jeu de massacre vivant : des jeunes au visage dissimulé derrière des masques grotesques à l'effigie d'hommes politiques célèbres, essaient d'éviter tant bien que mal les salves de tomates que les amateurs leurs lancent avec force et adresse, au milieu des vastes rires qui saluent chaque coup au but.

Les garçons sur leur trente-et-un, commencent à se pavaner devant les filles qui étrennent leur plus belle robe, tandis que la foule, déjà installée aux tables entourant la buvette, savoure de grands verres de bière, de menthe à l'eau ou des cornets de glace.

Enfin, l'orchestre prélude par une marche entraînante,

et les couples se forment pour entamer leurs interminables évolutions. Jusqu'à la tombée de la nuit, musique, sifflets, pétards et cris se mêlent en un brouhaha cacophonique et tumultueux.

Le temps d'aller souper rapidement, et c'est la ruée vers le bal de nuit. Là, c'est véritablement la cohue ! De toutes les rues, la foule déboule pour se réserver les meilleures places. Des autos, des cars en provenance des communes voisines ou plus lointaines déposent des centaines de visiteurs qui s'agglutinent sur la place de la mairie. C'est bientôt dans des milliers et des milliers d'oreilles que l'orchestre déverse ses décibels. On ne danse plus, on piétinne.

Les serveurs de la buvette sont débordés, le champagne coule à flots, tandis qu'un jury désigne Miss Jemmapes et ses deux dauphines : toutes trois sont assurées de ne pas manquer de cavalier pour les prochaines séries de danse.

A minuit, soudain, toutes les lumières s'éteignent, quand trois coups de canon annoncent le feu d'artifice. On peut dire — sans chauvinisme — que c'est l'un des plus beaux d'Algérie. Pendant une demie-heure, arabesques dorées, cascades scintillantes, panaches à couleurs alternantes, fontaines étincelantes, fusées multicolores se succèdent, s'entrelacent, se poursuivent en une féerie éblouissante.



Il y a foule, tout au long de la rue Nationale, pour encourager Tabti, champion jemmapoï, et ses rivaux venus de tout le département et au-delà.

Les applaudissements s'élevaient après chaque figure, jusqu'au bouquet final où un dôme de feu couvre l'ensemble des deux places, dans le crépitement des fusées, l'explosion des bombes et le tonnerre saccadé des marrons. La foule éclate alors en clameurs de joie, en bravos frénétiques, en vivats enthousiastes... C'est le point culminant de la fête.

La lumière revient, la musique reprend ses droits. Inlassablement, jusqu'au petit matin, les couples vont danser, enchevêtrés dans les serpents et saupoudrés de confettis qui, petit à petit, finiront par recouvrir toute la piste.

● Suite page intercalaire



Spectateurs et boulistes, pendant le concours. Repérés par un petit cercle, de gauche à droite : René Laurent, Georges Scanu, Albert Veuillet (Phlle), André Berrux, Frédéric Farina, Henri Ricardi, Marcel Stéfani (Phlle), Adolphe Didier, Charles Cals, Charley Grest, André Dupas, Raymond Cangî, François Dinapoli, Fernand Didier.



Reprenant des forces, en fin de journée, de gauche à droite : René Bonnici, Paul Benquet-Crevaux, Marcel Demange.

★ LA FÊTE ★ LA FÊTE ★

● Suite de la page 4

Lundi matin, tandis que — balais au poing — les employés communaux font la toilette de la place, on se réunit, autour de la buvette, pour le concours de belote qui se déroule dans un calme propice à la réflexion... seulement rompu — de temps à autre — par une exclamation outragée soulignant la faute grossière d'un partenaire, ou un murmure admiratif saluant une impasse particulièrement bien réussie.

L'après-midi est généralement réservé aux enfants qui s'opposent lors des courses en sac, courses à âne, courses à pied, jeu de ciseaux... On grimpe au mat de cognac enduit de savon, on se couvre d'eau ou de suie en cassant — les yeux bandés — des marmites en terre que retient un fil à hauteur de tête. On lache parfois une montgolfière qui se balancera longtemps au dessus des toits avant d'aller mourir quelque part en une lointaine campagne ou au sommet d'un djebel.

Dans un champ, face au café Vella, peut alors commencer la fantasia. Montés sur des chevaux arabes magnifiquement harnachés, moukalah au poing, de fiers cavaliers maintiennent fermement leurs montures sous les naseaux desquelles nasillent les raïtas de musiciens aux joues gonflées, tandis que

bourdonne sourdement la peau du t'boul. Au signal donné, toute cette folle cavalerie s'élançait, sur une seule ligne, au grand galop. A hauteur du public, part une décharge de mousqueterie, avant que la troupe volte et s'efface pour de nouveaux passages.

L'après-midi touche à sa fin. On retourne vers la place, retrouver la fête foraine et l'ultime soirée dansante. Un peu moins nombreuse que la veille, la foule demeure dense, car le lundi — jour de marché — est jour férié à Jemmapes.

Voici le dernier bal. Il est entrecoupé d'attractions. Ainsi — suivant les années — peut-on applaudir la rosserie des chansonniers montmar-

trois de passage dans la région, ou les chansons gail-lardes de l'orchestre philippe-illois Bagur, composé de guitares, cacavelles et autres tricabanas. Quelquefois, sont organisés des concours de valse ou de tango, les gagnants étant récompensés par des bouteilles de champagne.

Aux danseurs — infatigables — restera le dernier mot. Ils occupent inlassablement la piste, "en redemandant" lorsque l'orchestre — épuisé par trois nuits et deux matinées... sans compter les aubades et l'apéritif-concert du dimanche matin — fait mine de s'arrêter.

Pourtant, il faut bien une fin. Trainant le pied, on rentre lentement chez soi, pour quel-

GYMKANA AUTOMOBILE

Au début des années trente — peut-être celle du centenaire de l'Algérie — un grand gymkana automobile réhaussa les festivités traditionnelles de septembre. Son parcours se déroula d'une extrémité à l'autre de la rue Nationale, depuis le café Vella jusqu'à la gendarmerie.

Il était jalonné d'épreuves : changement rapide de roues, sac de jute à remplir de pommes de terre qu'il fallait ensuite lancer dans un passe-boules, bloc-moteur trafiqué qu'on devait mettre rapidement en marche, tir à la carabine sur cibles mobiles, lacets à suivre entre deux rangées ondulantes de quilles à ne pas faire choir, équilibre à tenir sur une sorte de pont basculant, déguisement à endosser (gendarme, cavalier de commune mixte, clown, facteur, ecclésiastique, cow-boy, avocat, pêcheur, ramoneur, sioux, mandarin, pâtissier, gaulois, etc...) et à garder sur soi jusqu'à la fin de l'épreuve, parcourt (sans tomber) sur deux madriers qu'ils fallait disposer soi-même sous les roues de son véhicule en fonction de l'écartement ; enfin, freinage au plus près de la ligne d'arrivée... distance qu'on calculait avec la méticulosité de joueurs de boules.

Le tout, dans un temps minimum départageant les automobilistes au moment du classement final.

L'un des concurrents eut la joyeuse audace de relever le défi — face aux Panhard-Levassor, Hotchkiss, Chevrolet, Alfa-Romeo, Bugatti, Delahaye, Fiat, Delage et plus modestes Peugeot, Renault, Citroën ou Rosengart — en conduisant une antique teuf-teuf avec accélérateur à main, double manivelle tenant lieu de volant et pneus cloutés de pastilles métalliques. Son déguisement obligatoire était un uniforme de pompier avec casque à plumet.

Bien qu'étant parti avec le handicap que constituait son tacot préhistorique, il réussit l'exploit de ne pas se classer dernier, et c'est lui qui reçut la plus folle ovation... qu'on entendit — dit-on — jusqu'au Guerbes...

CAVALCADE

Vers 1926-27, l'ouverture de la fête fut précédée par une grande cavalcade. Tous les jeunes gens du village — montés à cheval et costumés en jockey — se répandirent en cortège à travers les rues, leur monture piaffant et cacarolant. Chaque cavalier tenait en main une longue perche de roseau à l'extrémité de laquelle était fixé — comme un solide filet à papillons — un cône de tissu à la pointe duquel tintait un grelot. Tout le long de leur parcours — aux rez-de-chaussée comme aux étages — les habiles quêtours firent une pêche miraculeuse de lourdes pièces et de gros billets, dans leurs aumônières hippiques.

ques heures de repos avant de reprendre le travail ou le train-train quotidien, mais la tête encore pleine de musique.

Cette fois, la fête de Jemmapes est bien finie, mais — mon Dieu ! — qu'elle était belle !

Cette fête — fameuse entre toutes à la ronde — constitue quelques belles pages de notre histoire locale. Pendant des générations, elle nous a séduits et émerveillés. Depuis notre plus tendre enfance, nous l'avons courtisée et adulée.

Peut-être — après tout — l'avons-nous trop aimée, notre fête de Jemmapes... C'est sans doute pour cela qu'elle nous a quittés à jamais...

Gaston BRANDI

EN PLACE POUR LE QUADRILLE !

Il avait ses fidèles — qui n'entraient en piste qu'à ce moment-là de la soirée dansante — ses pratiquants, ses enthousiastes et ses fanatiques... qui étaient peut-être les mêmes, après tout.

Sa Majesté le Quadrille demeurerait le roi de la fête.

Un peu désuet, certes, qui sentait son " colon de 1848 ", mais combien familial et euphorique et rajeunissant et stimulant.

Il avait sa " victime ", aussi — à la fois grand-prêtre et oblation — car celui qui avait l'honneur de " mener " devait faire preuve d'abnégation : il ne dansait pas.

Sa voix s'enflait pour annoncer, après un long roulement de tambour ponctué d'un éclat de cymbales :

" En place pour le quadrille ! "

Et c'était l'explosion. Moyens, grands, petits, vieux, jeunes, voire tout-petits s'élançaient vers la piste, en grand brouhaha, tandis que l'orchestre attaquait le fameux air des " Lanciers " :

Tra lalala lati lalère

Tra lalala lati lala

Tra lalala lati lalère

Tra lalala lati lala.

Fais-toi face... avance... salue... recule... attends que tes vis-à-vis opèrent de même... tourne... vire... volte... salue... refais pareillement en sens contraire... ploie la jambe... incline la tête... mets le poignet gauche sur la hanche... cambre le torse et le genou...

Les figures succédaient aux figures, les salutations aux révérences, les rondes aux farandoles. Chacune avait son nom — aujourd'hui oublié ou presque... Quelques-unes chatouillaient encore les oreilles, comme si Henri Canuel les clamait toujours : " Les tonnelles... la visite... le rondeau... la promenade... les gargoulettes... "

Ah ! les gargoulettes ! Qui se souvient en quoi consistait cette évolution ? Et qui se souvient aussi des figures qui se dansaient sur l'air de

Tiens, tiens, tiens,

Il a des bott, bott, bott

Il a des bott, bott, bott

Il a des bott Bastien...

Madame Florence — sa corpulente carnation serrée dans un fourreau de velours noir ou vert, une rose s'épanouissant sur son épaule droite (emplacement de l'instrument oblige) — faisait une escrime verticale violon contre archet manié par un bras potelé où scintillaient quelques diamants.

On riait, on tourbillonnait, on se croisait et l'on se recroisait, on se saluait, on passait sous des arcs de bras élégamment arrondis, on se resalutait, trisalutait, on transpirait à grosses gouttes qu'on sentait dégouliner dans le cou et le long de l'échine, tout en fredonnant, les yeux dans les yeux de sa cavalière chavirée ou de son cavalier empressé... ou pressant :

Tra lalala lati lalère

Tra lalala lati lala...

PARIS AGAPES

Notre bon vieux B.M.S.C. - dont la locomotive ornait la "une" du numéro 28 de "Jemmapes et son canton" - a eu bien de l'honneur lors des agapes parisiennes du 17 mai. Le professeur Denden - dont le frère aîné soigna de nombreux Jemmapois - lut, à haute voix, l'article signé Joseph de Saint-Antoine et intitulé "Petit train train ferroviaire": ceci, au grand ravissement des 25 autres convives de cette réunion fertile en retrouvailles fraternelles.

C'est d'Allemagne - où il enseigne l'ophtalmologie à l'Université de Göttingen - que le professeur et son épouse étaient venus de se retremper dans la bonne ambiance jemmapoise, heureux de retrouver, parmi les compatriotes, trois des enfants de Maria Tournier, son institutrice.

Autre nouveau-venu dans le cénacle amicaliste, Ali Toumi, "monté", avec trois membres de sa famille, depuis Saint-Symphorien-le-Château, non loin de Chartres. C'est grâce à l'annonce passée dans "La Voix du Combattant" par nos amis Izac et Xuéreb, qu'il découvrit l'existence de notre Amicale.

PROCHAINES REUNIONS

● **A PARIS, dimanche 11 octobre 1992 à midi, Maison des Rapatriés, 7, rue Pierre-Girard (métro Laumière). 100 F par convive. Virement postal Paris 497682 P: "Amicale des Anciens de Jemmapes", ou chèque à Marguerite Tournier, C 34, avenue Daniel-Féry, 93700 Drancy. (16.1) 48.95.34.64 ou 42.41.00.44 ou 69.41.19.80.**

● **NOTER DEJA, POUR 1993: le 31 janvier. Toujours au même endroit et 110 F par convive. Repas traditionnel avec le tirage des rois et la tombola. Ce jour-là, comme le 11 octobre, présence, aux agapes, de nos compatriotes et amis Mondociens.**

FUMALANNOYADES

Dimanche de Pâques a vu, pour la treizième année consécutive, arriver, aux Fumades, ces Lannoyens venus de différentes régions, pour retrouver leurs racines et perpétuer la mémoire de leur cher village: les familles Chambard, Blanc, Mattera, Jeanmasson, Laurent, Brandi, Xuéreb, Scanu, Teuma, Perret.

L'ambiance fut très chaleureuse, autour d'un bar abondamment approvisionné... et le régime quelque peu malmené.

Lannoy commence à être connu: le propriétaire de l'hôtel l'a repéré, sur la carte, près de Jemmapes qu'il connaissait déjà. Et il n'est pas impossible que certains militaires ayant séjourné chez nous participent à notre rassemblement.

Au départ, lundi après-midi, on se donna rendez-vous: l'an prochain, même date.

● Mme DELAPORTE
3, parc de Diane
78350 Jouy en Josas

Mon frère André vivait seul mais Sylvain venait le voir presque quotidiennement. Il préférerait vivre dans son appartement de Nice plutôt qu'en maison de retraite, y bénéficiant de tous les soins nécessaires à son état de santé. Je sais qu'il aimait maintenir le contact avec ses anciens amis, et le nom de Lucien Adam me dit quelque chose, en effet... mais celà est si loin.

ECOT 92

**Membre d'honneur
100 F, bienfaiteur
50 F, actif 30 F: virement postal "Amicale des anciens Jemmapois", C.C.P. Paris 497682 P ou chèque bancaire à Marguerite Tournier, résidence Vénus, 34 C, av. Daniel-Féry, 93700 Drancy.**

DERNIER CLIN D'ŒIL

Au début de cette année 1992, pour provoquer la rentrée de votre écot dans la caisse sornant un peu creux, de notre trésorière Marguerite Tournier, nous avions le choix entre faire les gros yeux ou cligner de l'oeil. Nous avons préféré la seconde solution, et bien nous en a pris. Nos compatriotes - ayant le sens de l'humour - ont fait écho: en grand nombre, ils se sont mis à effeuiller, non pas... la marguerite, mais qui son portefeuille, qui son carnet de chèques. Une belle avalanche de douros s'ensuivit, que notre perle (1) financière eut la joie de voir déferler vers elle. L'avalanche passée et les comptes effectués, constatation fut faite que huit-dixièmes de nos lecteurs avaient déjà droit à d'amples remerciements pour la promptitude qu'ils avaient mise à verser leur participation avant même la date de clôture de leur... déclaration d'impôts sur le revenu. Ainsi donc - ayant fait un premier clin de notre oeil droit - en faisons-nous un second, de notre oeil gauche, en direction de ces deux-dixièmes de nos amis dont la contribution financière - pour le moment - ressemble moins aux crues d'équinoxe de l'oued Fendeck qu'à son lit caillouteux sous la canicule de l'été... L'été passé on verra bien s'il est temps de se mettre à faire les gros yeux aux éternels retardataires aux "durs de la feuille" et aux négligents de tous poils... avant de leur couper définitivement les vivres... A notre très grand regret.

1.- Margarita, en latin, signifie "perle".

VOTRE COURRIER

● Mme COIN

24, avenue des Sept-Laux
38240 Meylan

Je cherche des renseignements sur Esther Chevalley née à Jemmapes en 1858, et sur sa fille Marie Julie Gakel née 1885, également à Jemmapes. Le père d'Esther était titulaire de la concession 1856.

● Reine DINAPOLI

11, rue du Noyer-Renard
appartement E 103
91200 Athis Mons

Je serais heureuse d'avoir des nouvelles de Mme Vve Renaud ou Reynaud née Gaby Jean, l'ayant perdue de vue depuis mon départ du village en 1950.

● Mme Denyse BENOIT

13, domaine de Lacroix
33310 Lormont

J'ai vécu, à Dem el Begrat, les dix premières années de ma vie, et je me suis souvent demandé pourquoi l'on avait nommé cet endroit "le sang de la vache". C'est pourquoi - avant de me résigner à l'ignorer jus qu'à l'ultime soupir - je prends la liberté de demander si un lecteur connaît l'origine de cette appellation bizarre.

Mon nom de jeune fille était Tomasi, et mes parents étaient originaires de Collo et Bessonbourg. Ils ont atterri au Begrat en 1926; mon frère y est né en 1929. Ils y avaient l'exploitation (en gérants libres) d'une sorte de mini-économat.

CARNET

● DECES

Nous apprenons avec tristesse le décès de:

- Mme Lucien BONTOUX

née Victorine Bonmarchand, 82 ans,
le 5 janvier 1992, à Valence (26);
mère de Yves et Pierre Bontoux.

- André BOUNY, 88 ans,
le 10 mars 1992, à Nice (06);
frère de Sylvain Bouny

et de Yolande Delaporte née Bouny.

- Hector-Jack ROTH, 72 ans,
le 22 mai 1992 à Paris (XVI^e);
époux de Geneviève née Coutelle,
apparenté aux familles Davet, Chavanon,
Babou, Roggy, Kohler, Lafuente.

- Mme Marie SULTANA, 85 ans,
le 21 juin 1992 à Tarascon (13);
apparentée aux familles Sultana, Berbessou.

- M. l'abbé Marcel TOURNIER, 91 ans,
le 10 juillet 1992 à Pézénas (34);
frère de M. et Mme Schlegel née Tournier,
cousin de Mme Jeanne Benoit, de Maria
et Roger Tournier.

Aux familles éprouvées, nous disons
notre compassion et notre amitié.

● NAISSANCE

Nous apprenons avec joie la naissance de:
- Samantha, le 29 mai 1992, à Grenoble (38)
le dixième arrière petit-enfant
de Mme et M. Eugène Langolf

Vœux au nouveau-né
et félicitation à sa famille.

● Responsable de publication
Jean BENOIT
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31

★ LA FÊTE ★

CI-CONTRE, et de gauche à droite : MM. Pierre Cusin conseiller général, le préfet Petitbon, Dortel sous-préfet de Philippeville, Sens-Ollive et Perruche administrateurs, Saillard juge de paix, l'administrateur détaché à la sous-préfecture, et debout Gaby Flandin président du comité des fêtes



L'ANNÉE DU CENTENAIRE

En 1948, la fête coïncida avec le centenaire de la fondation de la colonie agricole de Jemmapes par les pionniers venus de Paris. Des cérémonies commémoratives réhaussèrent donc l'éclat des traditionnelles réjouissances. Il y eut, le samedi 4, une grande parade 1848 et, le dimanche 5, un gala artistique 1848-1948.

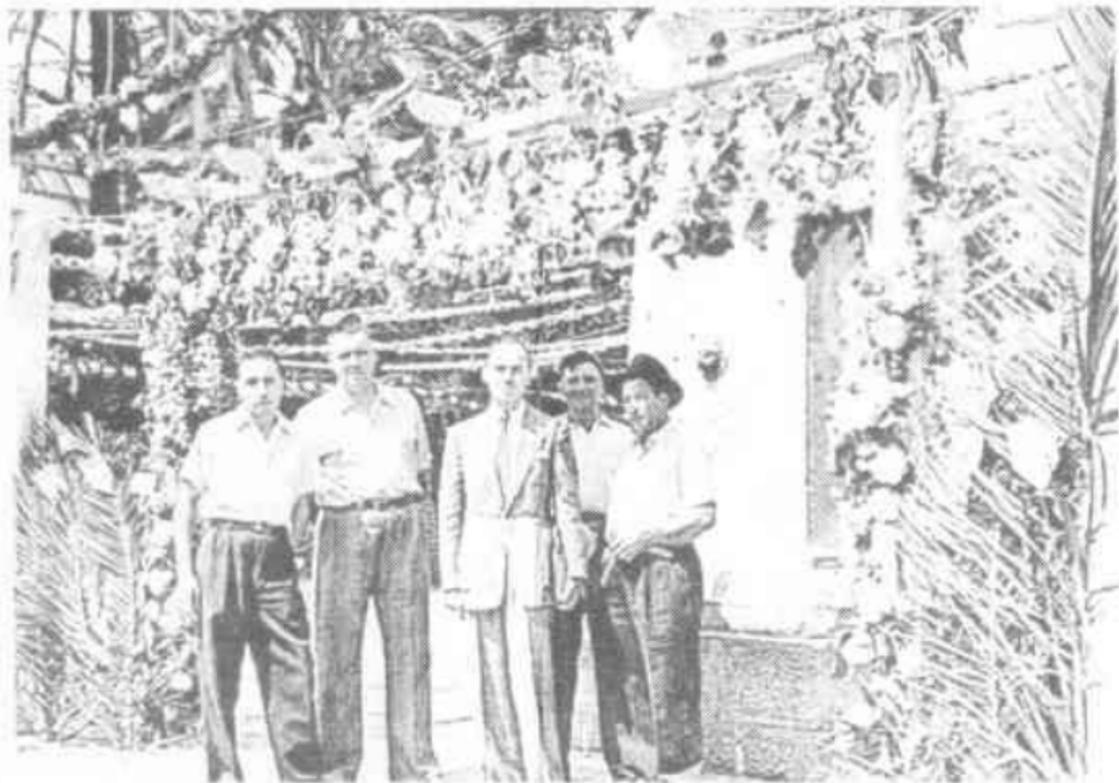
Deux temps forts marquèrent, en outre, la journée du dimanche. A Sidi Meziène, d'abord, où avait été installé le camp provisoire d'accueil des colons transplantés depuis Paris. Dans le quartier des écoles ensuite, devant une des premières maisons de colon au mur de laquelle fut dévoilée une plaque portant l'inscription suivante : « Dans cet immeuble, ont été installés, par le Génie militaire, en 1848, les premiers colons de Jemmapes » (1).

Présidèrent ces manifestations, le préfet Petitbon, le sous-préfet Dortel, MM. Paul-Dominique Benquet-Crevaux et Harbi Haoues délégués à l'Assemblée Algérienne, Cusin conseiller général du canton, Discala maire et Sens-Ollive administrateur de la commune-mixte, entourés de leurs adjoints et conseillers municipaux, ainsi que M. d'Auribeau maire de Gastu.

L'armée était représentée par la musique et la nouba du 3^e régiment de Tirailleurs Algériens.

Le gouverneur général Naegelen — qui présidait semblable manifestation à Montenet — avait adressé un message dans lequel il déclarait notamment : « Attaché à l'Algérie et aux hommes qui l'habitent, je souhaite de belles fêtes aux habitants de Jemmapes. Je compte sur eux pour travailler à la prospérité de ce pays et pour réaliser l'union sans distinction d'origine ou de confession ».

1. Erreur historique : ce n'est que quelques années plus tard — après avoir connu les " marabouts " de l'armée puis des cabanes de planches — que ceux qui restaient encore du 10^e convoi parisien purent enfin s'installer dans des " immeubles " en dur.



**Au pied de l'obélisque orné de glycines, de gauche à droite :
François Pécoux, Ferdinand Curetti, Rambert, Jean Curetti,
Gaston Trapp.**